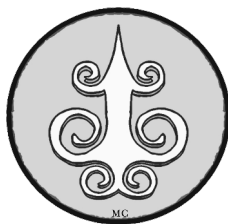






# «Féalgard»

HÉLINE





«Féalgard»

HÉLINE

LE LABYRINTHE DE NYHNE

Tome II

ROBUSQUET



Illustration de la couverture et dessin: Stefan Djuradj  
Illustration cartes, némorier, cosméon et calendrier: Robusquet  
Illustration et conception du logo: Robusquet

Tout droits de traduction et d'adaptation réservés  
pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait  
quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou  
électronique, y compris la microproduction  
est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

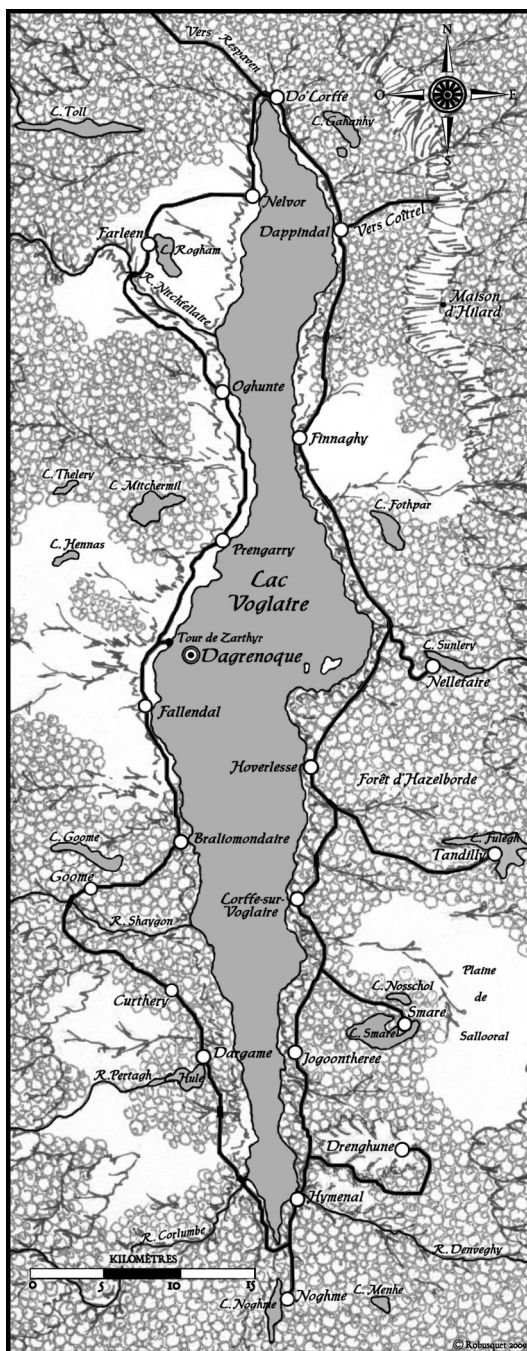
ISBN:979-10-359-1255-0

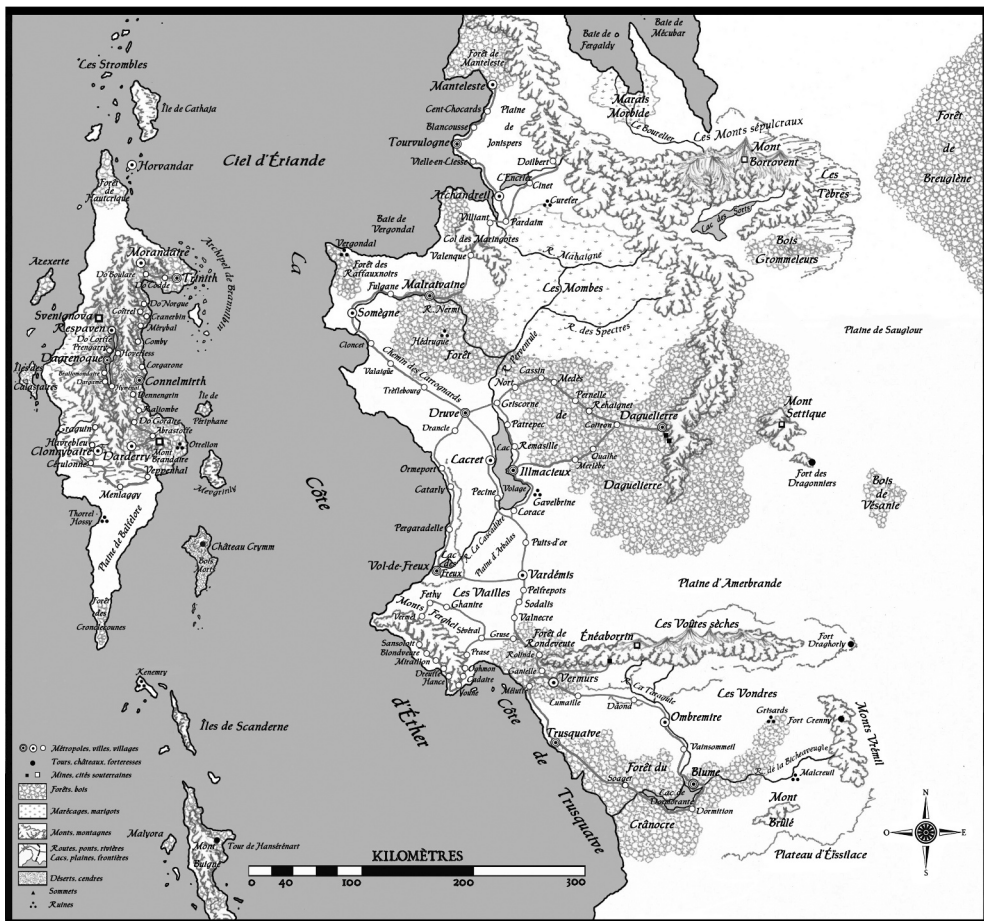
Héline, trilogie mythologique  
© Copyright 2013  
2013, Montréal, Québec

Féalgard  
© Copyright 1992

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

*Ce livre a été imprimé en France*











À Léon-Pierre

# I

## LES MAITRES DU COSMÉON

Figure-toi la matérialisation de tous les  
désirs les plus nobles et les plus tordus.

Tel est le Cosméon.

J'en ai vu les profondeurs et je me tais.

*Immerald*

Sous le plus fime des galets, un continent.

*Ériande*

Perdu dans le labyrinthe des nues lointaines, un tonnerre sourd grondait sur la vallée. Sous les roues grinçantes d'une vieille charrette, le cliquetis de la pluie résonnait dans les flaques d'eau du chemin. Récemen sorti de Braliomondaire, village au nord de la torentiel rivière Shaygon, Onarde se dirigeait avec ses cinq fils vers la forteresse de Respaven où il tenait moulin. Après avoir vendu le reste de ses farines de *graëme* et de blé dans ce village rustique de huit mille habitants, le meunier se hâtait de revenir chez lui afin de passer le mois d'halvarn auprès de sa fame et leurs trois fênes. Depuis son enfance, le tems où il voyageait avec son père, Onarde entretenait commerce avec les villages riverains du Voglaire. Les escarpes familiers qui surplombent le lac lui ramenaient souvent des souvenirs heureux; mais la vallée n'avait pu conserver sa paix d'autrefois.

Les troubles n'avaient comencé que bien longtems après la révolution des Calastaires en 1110 A.R., quand la *talmache*, régénérée jusqu'alors par l'autorité des Ophimides, à savoir des règles

strictes et une éducation rigoureuse, avait cédé son utilisation aux mains d'ambitieux esprits. Il avait fallu quatre siècles pour que la situation dégénère à ce point. À l'époque, plusieurs têtes affamées de liberté, de gloire et de richesses s'étaient prétendues mages émérites; mais ces *pancômes*, peu nombreux, étaient devenus très vite la plaie de la république, tout comme les Ophimides l'avaient prédit. Cette permissivité avait offert à certains jeunes talents de quitter l'anonymat, mais leur éclosion avait livré l'Ériande à des convoitises criminelles. Il s'en était fallu de peu pour que les Calastaires deviennent la cible du mépris de la populace. Après tout, elles avaient été les primes artisanes de cette révolution. Le roturier le plus inculte détenait la possibilité d'utiliser la talmache sans les techniques et l'encadrement traditionnels. Novatrices dans le domaine, les Calastaires avaient mis l'unicité au service de la talmache et la talmache au service de l'unicité, alors qu'une personnalisation de son pouvoir n'existait point. L'être et la créativité se mouvaient et s'exprimaient dorénavant sans contraintes, hors du cadre hermétique des ordres établis. Le cœur de la révolution avait été ontologique et son application, individuelle et sociale.

Les Ophimides s'étaient réjouis de voir chuter la popularité de leurs antagonistes, bien que ce n'ait été à leur avantage. Affrontant cette « dérive », les fils talmachiques de Gwaldaire l'Habile avaient cru nécessaire d'affermir et de maintenir, dans leurs écoles, autant la rigueur de l'enseignement que l'obéissance aux règles de l'ordre. Mais ce surcroît de rigueur n'avait en rien bridé les esprits talentueux et ardents qui rêvaient de vivre l'idéal de liberté qu'offrait la sorciologie. La vallée du Voglaire avec ses collines aux fronts escarpés, ses ravins boisés, ses routes reculées, sinueuses, était devenue un sac vulnérable autant pour les *pancômes* rebelles que pour les sorcs et les brigands de tout acabit. Bien que le *pancôme* ait existé depuis toujours, il jouissait dorénavant d'une acceptation, d'une renaissance et d'un nom qui ne

portait plus la ferrade de l'infériorité; il avait en quelque sorte grandi et trouvé sa place au sein de l'Ériande. Même si son choix n'était fondé que sur des raisons parfois confuses et une révolte souvent certaine contre une tradition sclérosée, il faisait de lui le compagnon des bardes sensationnalistes et des vengeurs soudoyés. Some toute, depuis maintes yares, les marchands n'étaient jamais sans armes dans la vallée. Come Onarde, ils ne s'aventuraient sur les routes qu'avec une cohorte de mercenaires ou des compagnons d'armes. Pour Onarde, ses fils habiles et forts lui suffisaient, du moin, c'était ce qu'il croyait.

Vers midi, sous la même pluie froide, le meunier passa devant la tour de Zarthyr, thraël illusionniste et runologue d'expérience; il s'arrêta un instant afin de la contempler encore une fois. Elle s'élevait à deux cents mètres de fierté, projetant son toit, une flèche octogonale écarlate, dans les nuages paresseux et lèges. Tout autour du toit, douze gargouilles assises et menaçantes, guettaient le ciel et le port d'atterrissage annexé à la galerie. Sous la flèche, une grande fenêtre, entre-coupée derrière plusieurs colones étroites, protégeait l'entrée du haut. L'eau ruisselait sur la tour couverte de *kramite*, lavant ses longues vitres émeraude qui l'entouraient come une torsade de la base jusqu'au toit. Au sol, encerclant la tour, un jardin effeuillé dormait, négligé, entiermen clôturé par des barres tordues dans tous les sens, véritable fresque de fer et de pointes; une courone de tiges tourmentées qui se terminaient par de courtes lames pointées vers le ciel; cette clôture, qui faisait deux mètres de hauteur, semblait être une œuvre à l'agonie, donnant au passant le sentiment que la tour en était prisonnière.

Onarde quitta sa charrette et ses fils un instant afin d'observer la clôture de plus près. Il n'osait y toucher, mais il en approcha la main. Une mystérieuse chaleur s'en dégageait. Dans son ignorance, il conclut que c'était sans doute à cause d'elle que la clôture ne rouillait point. Il savait que le fer rouillait durant les sai-

sons pluvieuses et enneigées d'halvarn et de welare; c'était ce que les Ophimides lui avaient dit.

Soudain un home tomba et atterrit sur les pointes au sommet de la clôture qui lui traversèrent la tête, le dos et les reins, le tuant sans discours. Onarde voulut vomir. La tête s'était presque heurtée à la sienne. Le sang se mêla lentement à la pluie froide qui sillonnait la clôture jusqu'au sol. Onarde était bouche bée. À l'envers, les yeux bleus du chutard le regardaient sans vie pendant que le derne souffle quittait son corps. Sous sa moustache bien taillée qui trônait sur sa longue barbe poivrée, se trouvaient des lèvres minces et discrètes. Son nez à l'arête fine et droite s'arrêtait en pointe sur des narines exiguës, lui donnant un air sournois d'académicien. Il avait un front large et haut, chauve jusqu'au milieu du crâne, mais ses cheveux courts et poivrés comme sa barbe faisaient le tour de sa tête et s'amalgamaient en une petite queue de cheval tressée à l'arrière. Il portait un habit de travail commun aux thraëls, une tunique vermeille en soie brute avec des chausses couleur charbon et des hautes bottes faites du cuir d'un agneau antenais.

Onarde n'avait pas entièrement repris son souffle lorsqu'un home lui mit la main sur l'épaule. Il sursauta, se retourna vite et vit le même home, celui qui gisait transpercé, mort et couché sur la clôture, vivant et debout devant lui. La peur le saisit comme un coup de vent froid. « Qui est cet home? pensa-t-il. Son jumeau? » Deux homes parfaitement identiques devant et derrière lui, l'un mort, l'autre vivant! Le thraël, dont Onarde avait remarqué le symbole des Ophimides au front, avec un sourire énergique et des yeux pétillants, fixa son spectateur et lui dit de sa voix perçante:

— Calme-toi meunier! Tu n'as rien à craindre.

Il avança vers son sosie et le toucha au visage, écarquillant ses yeux et ses lèvres. Il mit son doigt dans le sang et le goûta. Après un moment de réflexion, il regarda Onarde et ses fils qui étaient

stupéfiés. Puis il refit le geste et, du sang au bout de l'index, il dit à Onarde come à luimême:

— Ah! presque... C'est mieux que la derne fois. Je peux dire que le l'holocarne est parfait. Dis-moi meunier, goute à ce sang. J'aimerais savoir si tu penses qu'il a le même gout que le vrai.

Dégouté, Onarde recula vers sa charrette en déclinant l'offre du thraël, mais le mage insista:

— Approche meunier. Goute. Ce n'est pas du poison, par Halvarn! C'est...

L'index en l'air, l'Ophimide soupira faiblement et, tout en gardant l'œil sur Onarde, il tourna solanelmen la tête vers son sosie et rumit. Le double de Zarthyr se dissolut rapidmen jusqu'à ce qu'il n'en soit resté plus rien, aucune chair, aucun os, aucun vêtement. Les fils du meunier regardaient la scène avec étonnement et crainte, mais l'ainé, Portallian, qui était plus téméraire, protecteur et hostile aux mages, descendit de la charrette, se plaça près de son père sexagénaire et lança un regard sur ses frères en leur faisant signe de n'pas le suivre. En les voyant figés dans cet état, le thraël haussa la voix et leur dit:

— Bon. Le spectacle est terminé. C'était une petite expérience, rien de plus. Nens, retournez à vos besognes. Allez! Ne restez pas là debout come des veaux!

Onarde répliqua:

— Nous n'avons rien vu, mon thraël. Allons les garçons, nous ne parlons de ceci à persone et nous ne prendrons plus le tems précieux de...

— Zarthyr. C'est mon nom, meunier. Ceci est ma tour, allez... Non! Attendez... Vous reste-t-il de la farine dans votre charrette?

— Non, mon thraël. Nous avons tout vendu à Braliomondaire.

— Me dites-vous la vérité, meunier? Parce que je sens l'effluve de la farine de graëme dans votre charrette.



— Il se peut qu'il y ait encore l'odeur, mais non, non je vous assure, mon thraël, nous avons tout vendu. Il est impossible que nous ayons encore un sac.

Prenant au sérieux son rôle de protecteur, Portallian haussa la voix devant Zarthyr :

— Si tu accuses mon père une autre fois d'être un menteur, je te mettrai cette lame à travers...

Onarde aimait l'audace de son fils, mais come tout paysan avisé qui craignait les mages, il gifla durement son aîné:

— ... À travers un buisson, Portallian. Tu mettras ta lame à travers un buisson. Retourne à la charrette. Mon thraël, je te prie de le...

Zarthyr lui coupa la parole et continua sur un ton grave et scrutateur:

— Je crois, meunier, que je sens l'odeur de graëme provenant de ta charrette.

Il enleva la bâche de cuir qui en recouvrait l'arrière et y trouva cinq sacs de farine, à la stupéfaction de tous; puis, se tournant vers Onarde et Portallian, il leur dit avec sérieux:

— Ce sont là des sacs de farine de graëme. Hum! Étonnant qu'on ose mentir à un mage n'est-ce pas! Quel châtiment vais-je vous faire subir? Mentir à un mage, c'est une grave offense, meunier. Portallian, tu veux dégainer avant que je désintègre ton père?... Ensuite ce sera ton tour?

Portallian grinçait des dents et serrait la poignée de son épée. Onarde, qui, devant ses fils, n'osait révéler son malaise, n'en crut pas ses yeux: cinq sacs de farine étaient là, même si tout avait été vendu. « C'est impossible! pensa-t-il. C'est impossible! J'ai tout vendu, et mes sacs ne ressemblaient pas à ceux-ci. » Le meunier vit l'angoisse dans les yeux de ses fils. Craignant le pire, il s'adressa au thraël de manière presque obséquieuse:

— Honorable Zarthyr, je vous le jure sur Halvarn et Orrid que je n'vous ai pas menti. J'ai vendu tous mes sacs. Je vous en donnerais volontiers, en toute générosité, s'il m'en était resté... mais je... C'est que... En fait... Je ne comprends...

Zarthyr se mit à rire. Il se servait rarement de la talmache pour des farces, mais la candeur d'Onarde provoquait chez lui le taquin. Il rumit dans sa barbe quelques paroles sourdes et les sacs disparurent. Il tourna la tête vers Onarde et lui dit :

— Calme-toi, honnête home ! Tu ne m'as pas menti, évidemment. Je vois que tu es juste. Je ne saurais entretenir ton angoisse ni acheter ton silence. Bon. Ce que tu as vu en ce jour et en ce lieu, tu n'en parles à personne ; de même pour tes fils. Tu ne moudras ma confiance. Les sacs n'étaient qu'une illusion, tout comme le sosie de moi qui était tombé du haut de ma tour. J'espère que je n'entendrai aucune rumeur circuler dans le peuple au sujet de l'expérience dont tu as été le témoin. Sinon, je te retrouverai. Sache que ma patience ne souffre la trahison.

Le meunier s'inclina devant Zarthyr et lui dit :

— Mon thraël, merci de ta confiance. Nous resterons muets comme des souches.

— Hum ! plutôt comme des pierres... J'ai déjà ouï parler des souches.

Surpris, les garçons ouvrirent grands les yeux en se demandant où le thraël avait entendu parler des souches ; mais Zarthyr ne leur laissa aucune possibilité de réplique ; il disparut aussitôt dans un portal lumineux. Très heureux et soulagé de n'avoir vexé le mage, Onarde remonta lentement dans sa charrette et reprit son chemin sur la route tortueuse vers Prengarry. Après quelques kilomètres, la pluie s'arrêta peu à peu, le ciel s'éclaircit et le brouillard au sol se dissipa laissant passer la pâle clarté de venthune. Au loin, Onarde vit la silhouette d'un home qui semblait seul sur le chemin ; il ne

put dire s'il venait ou non vers lui, mais en peu de tems, l'home quitta la route. Onarde se tourna tranquilmen et dit à ses fils:

— Préparez-vous les braves, je crois que nous aurons bientôt des ennuis.

Le son des épées qu'on dégaina résonna dans les oreils du meunier. La nervosité des plus jeunes cherchait refuge dans la force des plus vieux. Ils avaient soudainmen oublié la froideur désagréable de la pluie et de l'air humide sur leur peau. L'idée d'une embuscade les emplissait d'autant de cœur que de crainte. Leur père jugea nécessaire de ralentir afin de mieux scruter les arbres et les rochers environnants, mais au bout d'un autre kilomètre, il n'avait rien revu ni entendu. Le routard mystérieux qu'ils venaient de voir était peut-être un paysan des environs ou quelque aventurier timide, mais par les tems qui couraient, il valait mieux rester sur le qui-vive.

Onarde l'aperçut encore brefmen, mais il disparut dans la forêt et ne se remontra pas avant que le meunier n'eût dépassé le village riverain d'Oghunte, une dizaine de kilomètres au nord de Prengarry. Le meunier descendait la côte juste avant le pont qui traverse la rivière profonde de Nitchfellaire, quand douze homes, qui étaient cachés derrière de vénérables magamoniers, sortirent calmen des ombres. Ils étaient tous vêtus de *crinamises* quelconques, sauf celui qui semblait être le chef, un fier-à-bras vigoureux, aux cheveux noirs, longs et sales. Armé d'une masse d'arme à dix pointes, il portait une broigne de cuir plaquée de fer et, à la tête, une cervelière bosselée qui avait dû émousser plus d'un glaive. Son visage carré, peu sympathique et dont le nez plat avait été brisé plusieurs fois, ramenait à Onarde le souvenir de son père. Portallian les eut vite sondés. Il ne devait laisser voir sa peur à ses frères, car il était l'ainé, le parangon, le fort; mais, à douze contre cinq, il croyait impossible de maintenir sans faiblesse un semblant de courage.

Non seulmen craignait-il pour la vie de son père et de ses frères, mais aussi craignait-il de perdre le profit de deux saisons entières de labour et de labeur. Et sa mère? Ses trois sœurs? Qui subviendrait à leurs besoins jusqu'aux primes bourgeons de norenth? Si Portallian détestait tant les mages, c'était qu'il avait longtems désiré en être un et une telle épreuve ne faisait que lui rappeler à quel point il estimait peu son fer blanc. Il regrettait sa vie de paysan, fils de meunier. En s'approchant d'Onarde, le chef entra davantage dans la lumière grise du jour, laissant derrière lui l'ombre des magamoniers jaunies. Parvenu à deux mètres de distance du meunier, il cracha sur le percheron qui tirait la charrette et dit:

— Je vois que la récolte a été bonne, cet yare, meunier. Tu as tout vendu! Sans doute qu'il y a des ferghels cachés quelque part ici, non?

Onarde baissa les yeux et répondit après avoir mordu nerveumen sa lèvre inférieure:

— Comen sais-tu que je suis meunier?

— Comen je sais que tu es meun... Non, mais, tu te moques de nous?

— Non, du tout... je voulais seulmen savoir, répondit Onarde.

Le chef éleva la voix avec arrogance:

— Il voulait seulmen savoir! Ah, un curieux! Tu voulais savoir ce qui ne te regarde pas?

Le meunier sentait croître l'impatience et la nervosité de ses fils come une vague invisible qui déferlait dans son dos. Résolu de ne rien donner au brigand, il répondit avec feinte:

— Je n'ai aucun ferghel avec moi. J'ai tout laissé chez mon frère à Dagrenoque. Nous ne faisons que passer dans ces lieux.

— Ah oui, vous passez? reprit le chef. Eh bien, pour traverser ce pont, il faut payer trente ferghels, sinon vous ne passez pas.

Le chef survola du regard ses homes debout devant la charrette et leur dit en s'adressant aussi au meunier:

— C'est ainsi... dans ces lieux. En fait, une idée me revient, camarades. Je crois que ce meunier nous ment. Oui, en fait, je suis certain qu'il nous prend pour des fillettes. Tu vois, meunier, combien mes camarades sont d'accord? N'est-ce pas, les fillettes?

Come un jape de troupeau, les homes l'approuvèrent par des rires épars et courts, par des murmures d'approbation sans véritable conviction. Ils savaient très bien que ce meunier ne rentrait chez lui sans le gain de ses grains. Avec des yeux de fauves, ils se mirent à tourner autour de la charrette pour intimider les fils. Le cadet, qui n'avait pas quinze ans, fut le prime à se faire saisir par le bras. Ils le poussèrent çà et là entre eux, en se réjouissant de voir l'inquiétude dans ses yeux. Un des homes lui mit une dague à la gorge et haussa les sourcils come en attente d'une réponse à une question évidente. Le chef continua:

— Tu vois meunier, tu vois ce que tu m'obliges à faire? Tu traves tout kilhairn et tout venthune; tu vaques à tes occupations et tu nourris ta famille; moi, c'est le trave toute l'année, ensuite je vaque à mes occupations qui sont... le trave. Il faut parfois de quoi me remonter le moral, non? Tu as ces cinq fillettes à nourrir et, moi, j'ai les miennes. Tu ne fais pas le même travail toute l'année, mais moi...

Après avoir giflé Onarde, il reprit:

— N'est-ce pas meunier?

— Oui, bien sûr. Mais, je n'ai rien; je l'jure sur Orrid, répliqua timidmen Onarde.

— Ne mens pas en jurant, meunier. Féruudir te châtierà, répondit nonchalamen le brigand qui tenait son fils.

Le chef jeta un coup d'œil complice à son camarade et reprit en giflant derechef Onarde:

— C'en est fait de toi si tu n'me donnes ton gain. Tu traverseras ce pont lorsque j'aurai ce que j'veux. Épargne ta vie et celle de tes fillettes. Si ton corps tombe dans ce ravin par accident avec ta

charrette et tes filles, persone ne te retrouvera, meunier. Personne ne me retrouvera. La Nitcheffellaire est profonde et gourmande; elle mange tout, elle avale tout rond. Alors, où caches-tu mon butin?

Il gifla une troisième fois le père de Portallian. Les frères se regardaient avec une colère mêlée de crainte; ils attendaient le prime geste de l'ainé pour attaquer. À ce moment, derrière les brigands, la voix d'un jeune homme transperça l'air humide et frais des bois. Elle s'adressa au chef:

— Ah, la présomption! Toujours une semence d'humiliation! Je te suggère de laisser passer l'homme qui trave plus que toi et de retourner dans ton trou de vipère. Je ferai come si je n'avais rien vu.

Le chef pointa le fils d'Onarde qui avait une dague à la gorge et répondit à l'étranger:

— Sinon quoi? Tu bouges et la fillette meurt.

Un homme, de tail moyenne, tomba gracieumen et lentmen d'un arbre. Il portait un masque de cuir et une cape dont le capuchon recouvrait un quart de son visage. Sa chute ralentie impressionna vivemen tout le monde, mais les brigands résistèrent à l'intimidation. L'étranger, qui ne semblait armé, s'approcha de la horde et s'arrêta sur la route avant le franchir le pont. Cependant, Portallian tourna son regard vers ses frères come pour leur annoncer qu'il allait intervenir. Il descendit lentmen de la charrette pendant que l'attention des brigands était sur l'étranger. Il prit la besace cachée sous le siège de son père, s'approcha du chef et dispersa les ferghels sur la route boueuse. À part celui qui tenait le fils du meunier, dès que les hommes virent tomber les pièces argentées, ils se ruèrent sur elles en se bousculant come des miséreux affamés.

Déterminés à protéger leur père et leur bien, les trois autres fils sautèrent de la charrette en dégainant. Avant que le chef eût pu lever sa masse, Portallian lui trancha profondemen la nuque avec

son fer. À l'instant même, en criant et en brandissant leur épée, les trois braves se lancèrent sur les homes à genoux. L'étranger, lui, voulut sauver le plus jeune des mains du malfrat qui le tenait toujours couteau à la gorge. D'un petit fourreau ceint à sa tail, il tira un bâtonnet et visa la tempe du brigand. Il n'eut pas sitôt rumi que le bâtonnet s'allongea jusqu'à la cible avec une célérité frappante. Le brigand relâcha le cadet et s'écroula en hurlant. Le bâtonnet de l'étranger reprit aussi vite sa forme originelle.

Onarde, malgré sa douceur naturelle et son âge, descendit de la charrette et sauta sur le chef: on ne touchait à ses fils. Portallian, rejoignit son père et désarma le rodomont. L'étranger rumit encore et fit tourner l'eau de pluie tombée sur l'herbe pour en former un tourbillon avec lequel il fouetta un brigand au visage; la force de frappe fut celle d'une flèche. Et encore, en rumissant tout bas, il rallongea son bâtonnet rapide et lui fendit la trachée. Un des fils d'Onarde n'eut aussitôt occis son assaillant qu'un autre malandrin, arrivant par l'arrière, lui enfonça dans le dos un coup de masse d'arme; le garçon tomba incontinent par terre. La cacophonie qu'étaient leurs cris cassait le calme des bois. Le garçon blessé du meunier saignait et criait. La trachée ouverte du brigand qui expirait ajoutait à l'horreur de l'épreuve. L'étranger, qui semblait se bien maitriser, fit mouvoir sa tornade aqueuse et la lui lança sur le torse, le visage et dans la bouche, ce qui l'étouffa et le projeta cinq mètres plus loin. Une troisième fois il allongea son bâtonnet et frappa puissamen son adversaire droit à la glabelle. Et l'home tomba mort.

L'étranger aperçut à tems cinq homes qui le chargeaient avec la ferme volonté de l'occire; mais il courut à plein souffle en direction du pont. Entretems, Portallian avait réussi sans difficulté à immobiliser le chef; un de ses frères lui prit sa masse d'arme et le tua d'un coup ferme à la tempe. L'ainé en profita pour survoler la scène du regard et reprendre son souffle. Il courut aussitôt dé-

fendre son frère qui geignait au sol. Mais en croisant le fer avec le brigand qui s'apprêtait à transpercer le crâne de son frère, il perdit pied exposant ainsi son flanc; cette maladresse lui cousta un coup de main-gauche dans les côtes. Le fils aîné tomba sur son frère blessé.

Quand l'étranger arriva sur le pont, il jeta un coup d'œil derrière lui et s'arrêta. Avant que ses pourchasseurs n'atteignent le milieu, il se pencha, leur fit face et posa la main contre les pierres. Il rumit fortmen pour les intimider. Une longue trainée d'huile claire s'épancha très vite devant lui sur une partie de la surface du pont. Quand l'huile eut encerclé les pieds des brigands, l'étranger dit à brule-pourpoint, autant à luimême qu'aux larrons:

— Chacun son tour!

Et il prononça la *rôbe*; le pont se mit à flamber autour des brigands, les emprisonnant derrière un mur de feu; les flâmes, come des fouets cruels et furieux, sursautaient de partout, festoyant sur la chair fraîche de ces malfrats hébétés. Dans la panique, la dolor et les hurlements, alors que leur peau et leur vêtements se confondaient dans une chaleur mortelle, ils se jetèrent l'un après l'autre en bas du pont, cheyant une trentaine de mètres dans la froide et impitoyable Shaygon. Si la misère les avait livrés à la forêt pour survivre, le feu les avait délivré de la misère de vivre. En voyant périr leurs compagnons, les deux dernes verts galants qui restaient de l'autre côté du pont prirent la fuite. Sans tarder, Onarde courut à la rescousse de ses deux garçons qui souffraient, couchés par terre.

Rumissant une derne fois, l'étranger éteignit le feu et s'empres-sa lui aussi vers les blessés. Onarde regarda discretmen ce jeune trentenaire masqué qui, gratuitmen, administrait de la *curalgine* à ses fils. Il intima doucemen au cadet de recueillir les ferghels dispersés ainsi que toute pièce de valeur sur les corps des vaincus. Il s'adressa ensuite au mage:



— Je ne saurais te remercier assez. Qui es-tu?

— Tu n’as pas à me remercier. J’ai mis à mort des inconnus afin de sauver des inconnus. On n’y remercie jamais le feu lorsqu’il éclaire et chauffe; moi, je suis le serviteur du feu.

— Alors, ce n’est pas lui que je remercie, mais son serviteur. Puis-je connaître ton nom?

— Seulmen si le tien m’est révélé.

— Soit. Je m’appelle Onarde, fils de Dauvane de Respaven.

— Paix à toi Onarde, fils de Dauvane. On me nomme Zébal-don... Voilà, tes fils vivront. Ils se reposent bien. Les autres mécréants ont fui, mais je crois qu’il serait plus prudent que je fasse le voyage avec vous jusqu’à Farleen.

— Tu es le bienvenu, répondit le meunier en aidant Portallian à se lever. Nous n’aurions survécu sans ton aide. Je te donnerais volontiers quelques ferghels, mais...

— Rien. Ne me donne rien. Une occasion de me rendre à Farleen suffit, Onarde.

— Oui, merci! lança Portallian, ce fut notre victoire à tous. En plus, il est magnifique ton bâtonnet! L’as-tu trouvé ou acheté? Zébal-don se contenta de lui sourire, car il sentit chez Portallian une feinte admiration jalouse.

Ils partirent pour le village de Farleen, un des plus peuplés de la vallée avec ses trente mille habitants. Et la route fut paisible. Onarde avait pu récupérer ses gains, et même davantage, car les brigands morts avaient sur eux septante ferghels, ce qui équivalait à près de deux ans de labour. Malgré le soulagement que procurait la victoire, la violence du combat avait ébranlé tant les fils que le père. Le mage, lui, qui n’avait ni le goût, ni l’habitude, ni l’intérêt du meurtre, gardait enfoui dans son cœur le regret et la douleur que ses actes lui laissaient. L’incendie du temple sur l’île d’Azexerte ne se comparait à la violence du derne affront.

Pendant qu'ils étaient en route, le *vorbème* se leva. La soirée s'annonçait froide; le haut venthune tirait à sa fin et halvarn soufflait déjà son givre sur les aubes. Une fois qu'ils furent rendus au village, Zébaldon les quitta pour se diriger vers une petite auberge nommée Le Labyrinthe. Posée sur le sommet d'une colline rocailleuse perdue dans un pâtre de maisons construites les unes sur les autres, l'auberge, qui trônait come une figure énigmatique parmi les toits, n'était accessible que par les méandres de vieilles ruelles étroites. Avant d'y entrer pour la nuit, Zébaldon se plaça dans un cafignon obscur tout près, car il eut le pressenti qu'on le suivait. Alors, il patienta. Souvent, dans les villages isolés, les mages sont traqués pour leurs objets précieux. La prudence de se faire discret ne leur vient toujours; Zébaldon n'était de ceux-là. Loin des grands centres munis de milices locales organisées, un mage était généralmen seul à répondre de ses actes, ce qui en faisait, aux yeux des habitants, soit un danger redoutable, soit un trésor à piller.

Mais quand ces milices existaient, parfois des lois noves étaient hautmen promulguées, soient-elles favorables aux mages ou non. Sur le marché noir, certains objets talmachiques valaient la bourse d'un dieu, alors toutes les manœuvres illicites étaient possibles et à craindre. Le mage avisé se devait de garder en tout tems un œil sur ses biens, et l'autre sur son entourage. Il n'était nulmen exagéré de s'attendre à des problèmes, non qu'il ait existé une conspiration avouée contre les mages. Zébaldon savait qu'il était une cible probable, car la misère et la peur sont les ailes du vice, et des miséreux issus des fonds ruraux, nombreux étaient ceux qui craignaient les mages autant qu'ils les enviaient.

Désormais libéré de la tutelle d'Honorayon et fier de la victoire qu'il venait de vivre, il se sentait maître de ses actes. Une fois que ces yeux s'étaient habitués à la noirceur, il vit les silhouettes de deux homes marcher vers lui dans la ruelle à une trentaine de

mètres. Ils s'arrêtèrent dans la petite agora plus éclairée devant l'auberge. Zébaldon ne bougeait pas. Il les observait en silence, complètemen capé par la noirceur. Les deux homes murmuraient, vêtus de longues *capelandes* brunes et armés d'épées. Zébaldon entendit à peine la voix de l'un deux :

— C'est ici qu'il va dormir cette nuit; car il n'y a d'autre auberge autour et il est passé par ici.

— Il connaît peut-être quelqu'un tout près, qui sait! Un frère, une sœur...

— Qui sait, en effet. On va le dérober à l'aube.

— Où?

— Ici même.

— Ici? Mais, non! C'est trop risqué. Il faut le faire à l'extérieur de la ville. On ne peut compromettre notre réputation! Notre commerce, c'est notre gain.

— Oui, oui, mais comen, trop risqué? L'aube nous couvrira; les habitants sont encore au lit. Tu t'imagines des histoires. Non, non, je dis ici, devant l'auberge, dès qu'il en sera sorti.

— Non, il faudrait louer une chambre.

— Et alors?

— Je n'dors jamais dans les auberges.

— Pourquoi non?

— Je n'veux me faire voler. Demain, dès qu'il sera sorti, on le surprendra. On rentre nens; la nuit sera froide.

— Soit. Allons-y.

Zébaldon mâchait sa colère et son dégoût. Un sentiment de trahison et un désir de vengeance l'empoignaient. La même faim se manifestait encore, quoique cette fois, plus pressante: une faim de justice, une faim d'équilibre et d'égalité entre les homes. Allait-il vouer sa vie à servir des escrocs? Des traîtres? Il était en contradiction avec lui-même. Ce qu'il avait voulu ardamen, ardamen il ne le voulait plus. Il avait tué des homes pour sauver des homes.

En quoi se distinguait-il de ces deux voleurs potentiels, debout devant lui? Assombris et pensif, il cédait lentmen à sa colère. Alors, il s'agenouilla discretmen dans l'obscurité, posa la main sur les dalles de l'enclos, et fit apparaître une huile qui s'épancha sur le sol. Elle entoura silencemen les pieds des deux homes, atteignant la frange de leur capelande qui trainait au sol. Sans savoir pourquoi, come si le mystère de la vie se justifiait luimême, il ne les livra point aux flâmes. Les deux s'enfoncèrent dans la ruelle et disparurent dans les dédales de la ville. En les voyant partir, Zébaldon soupira en se demandant pourquoi il n'avait pas assouvi sa faim.

Il entra dans Le Labyrinthe, loua une chambre et monta l'étroit escalier jusqu'au troisième étage. Il ferma la porte derrière lui, s'assit sur son lit dans le noir et rumit pour allumer une petite flâme dans ses mains. C'était un sort commun qui demande peu de concentration et qui donne un halo lumineux d'un mètre environ. Quand il vit la chandel neuve sur sa table de chevet, il l'alluma puis éteignit la flâme talmachique. Vu sa longueur, il se disait qu'il avait de la lumière pour au moin une nuit. Il ôta son masque et ses vêtements qu'il plia et rangea sur la seule chaise de la chambre; puis, se laissant tomber sur son lit de pail, il se hissa pour placer son dos contre le mur. Il contempla la petite flâme agitée un long moment. Soudain, il la fit prendre maintes formes fantaisistes, lui faisant accomplir des prouesses aériennes. Ce jeu pour se distraire dura un instant. Il revint vite à ses pensées, car le souvenir d'Honorayon et des jours passés sur Azexerte était trop frais pour qu'il ne l'oublie aussi tôt.

Il se questionnait sur la prochaine étape de sa vie. L'idée d'aller vivre et de continuer ses études au château Welgath refusait de le quitter. Paralelmen, il ne pouvait s'empêcher de réfléchir à la nature de l'éveil qui lui avait donné son feu. Suite à la conversation qu'il avait eue avec Honorayon, il se demandait encore pourquoi

ce feu s'allumait chez certains et non chez d'autres. Qu'est-ce qu'était cette deuxième naissance? Selon ce que lui avait dit Honorayon, ces questions étaient futiles, mais Zébaldon voulait réfléchir par et pour lui-même. Si ce mystère était sans importance, pourquoi le démangeait-il autant? Peut-on nourrir une aussi grande faim de savoir pour une question aussi vaine? Zébaldon n'acceptait de vivre sans réponses, surtout non à son âge. Il s'estimait capable de sonder le mystère de son existence et de réaliser ses rêves sans craindre l'erreur. Ce mystère devait contenir, pour le jeune mage, la réponse à son bonheur final, mais il ne savait comment l'obtenir, et le désir de le comprendre le rongait comme un ver d'âme.

Come de nombreuses chambres dans l'auberge, le froid de la nuit naissante pénétrait les murs de la sienne, et la fatigue, effet du combat qu'il avait mené contre les verts-galants, rendait irrésistibles les couvertures chaudes de son lit. Avant de s'y glisser, il passa doucement ses doigts sur son visage pour en sentir le sensible et douloureux relief. Il pleura quelques larmes en silence, le cœur emplit de colère. Il ressentit l'urgence d'assaillir et de brûler tous les visages normaux du monde entier, voire de détruire la talmache elle-même. Il eût aimé qu'elle se soit éveillée en lui plus tôt, et qu'elle l'eût fait d'une manière moins douloureuse et sans le défigurer. Il pleura quelques larmes en silence, les yeux fixés sur la flâme, la petite danseuse, la joyeuse, l'hypocrite et l'horrible petite flâme fixe. Le sourcil droit du mage n'existait plus et sa joue rugueuse tirait sa narine vers l'oreil, qui elle-même avait fondu et n'était plus qu'un moignon. À sa connaissance, rien n'allait et ne pouvait reconstituer sa chair défigurée.

Sa prime leçon était acquise: le monde des mages était cruel et dangereuse était la talmache; puissance cosmique incompatible avec la folie, l'erreur et le mensonge. Un faux pas pouvait coûter à un homme des années de souffrances et de deuil. Voulait-il conti-

nuer dans cette voie? Voulait-il se servir de ses talents et faire face à l'engeance d'ambitieux, d'avares, de mécréants et de capricieux mégalomanes qui manient la talmache come un pantin? Il en devinait les risques; du moins, c'était ce qu'il croyait. Mais ne portait-il pas en lui tous ces homes? N'était-il aussi ce potage humain de vices et de vertus, de fails et de défaillances, de parangons et de paratonnerres? Car, après tout, la talmache s'était éveillée en lui. Le feu brûlait nens au sein de l'ancre de son être. Irait-il au château Welgath dans l'espoir d'y trouver un thraël capable de le guérir? À vrai dire, Zébalton doutait que la régénération et les soins holistiques soient la spécificité de la talmache, quoiqu'il se soit permis de rêver.

Il observa le sol et ne vit nulpart le pot de chambre. Alors, il regarda sous le lit et ne trouva rien. Enfin, il se leva et ouvrit la porte de la penderie. Quand il se pencha pour prendre le pot dans le coin, il sentit sur son front une chaleur immobile, isolée, surprenante et peu commune qui contrastait avec l'air ambiant du reste de la chambre. Mais, plus étrange encore, cette chaleur était découpée, come une sorte de forme invisible aux bords précis. Après avoir fait le tour avec ses mains, il recula et ralluma la flâme spectrale entre ses doigts. Il ne vit rien de plus que les lézardes pourries dans la chaux du mur. L'idée lui vint de remettre son masque. Zébalton marcha jusqu'à la fenêtre sous laquelle était la chaise avec ses vêtements pliés dessus. Son regard s'arrêta un instant sur la prime neige qui tombait sur Farleen. Mais en voyant dans la fenêtre le reflet de sa cicatrice faciale, il remit vite son masque et revint à la chaleur mystérieuse.

Une lumière blafarde, apaisante et bleue, qui formait une sorte de losange ouvert, flottait, parfaitmen immobile, dans la penderie. En son centre, une lumière plus dense encore, d'un bleu marine profond, était traversée par de petits éclairs d'une blancheur éclatante. Il enleva son masque et la forme disparut. Il le remit et elle

réapparut. Son masque lui permettait de voir cette forme fascinante, enfermée dans une penderie d'auberge. Zébalton était décontenancé.

Après un moment de réflexion et d'hésitation, il y inséra la main et vit les éclairs l'entourer sporadiquement en voyageant autour de ses doigts et de son poignet. Ce spectacle fascina le jeune mage. Il n'avait sitôt complété un cercle avec sa main que la fente s'élargit à la verticale; des mouvements horizontaux eurent le même résultat au point que l'ouverture atteignit la dimension de son corps.

Il comprit que c'était une sorte de portal, un couloir vers un autre monde. À la pensée des dangers et des bienfaits qui lui étaient réservés s'il la franchissait, il assuma presque entièrement son choix, en remettant ses vêtements. Après s'être assis devant cette chose pour la contempler un long moment, il se lassa de l'inaction et se leva en négligeant d'éteindre la chandel sur sa table de chevet. Bien qu'il ne se soit avancé, il se sentit aspiré momentanément dans un vacuum énergétique.

Il sortit enfin dans un champ immense où poussait du graine jeunet, commun au tems du haut kilhairn après les primes semaines d'ensemencement. Ce phénomène lui semblait impossible donc incompréhensible, puisque l'arrière-saison était arrivée. Les laboureurs rentraient passer les mois d'halvarn et de welare au chaud et les récoltes étaient déjà derrière. Quelques arbres fruitiers à sa gauche étaient en fleur et l'air chaud portait de nombreux parfums qui lui étaient inconnus. Il ôta donc sa cape pour s'adapter à la chaleur et sortit son *echmin* de virthène, l'allongea et en fit un bâton de pèlerin.

Après avoir bu quelques gorgées de sa gourde encore pleine, il aperçut au loin un objet qui ressemblait à un cylindre blanc ou à une tour solitaire. Ne voyant aucun autre lieu d'intérêt vers où diriger ses pas, il avança dans sa direction. Le ciel, contrairement à celui auquel il était habitué, donnait sur un jaune clair teinté de

lime. Les nuages étaient peu nombreux et relativement bas. Bientôt, une brise légère virevolta autour de lui et le rafraîchit tandis qu'il écartait les tiges de graminées pour se frayer un chemin. Il traversa la plaine vaste et sereine en scrutant l'horizon qui semblait sans fin. Il ne vit rien bouger sur des kilomètres. Quand il arriva près de la tour, il fut stupéfait de constater qu'elle flottait à cent mètres du sol environ. Elle n'avait aucun toit. C'était un cylindre luisant, énorme et sans fenêtres. Un long escalier qui entourait la structure était composé de marches noires détachées les unes des autres. Elles spiralaient à partir du sol, sans toucher le mur, et s'arrêtaient au sommet. Zébaldon posa prudemment le pied sur la première des marches puis monta. Dès qu'il eut les deux pieds sur la deuxième marche, la première fut aspirée immédiatement sous la tour et disparut. Le jeune mage se demanda s'il allait continuer ou non, puisque chaque marche risquait de disparaître ainsi, mais comme il n'y avait rien à l'horizon et qu'il ne pouvait revenir sur ses pas, le portal s'étant fermé derrière, il se résolut donc de poursuivre son ascension.

Chaque marche qu'il avait quittée disparut sous la tour, comme aspirée dans sa surface blanche. Une fois à mi-chemin, il fut surpris par un visage mystérieux qui sortit partiellement du mur; comme s'il y était pris ou comme s'il faisait partie du cylindre lui-même. Un nez plat et des lèvres saillantes le caractérisaient et ses yeux sans iris ni pupilles suivaient le jeune mage. Zébaldon ne ressentait pas le vertige qu'il eût cru éprouver, mais, à la hauteur où il se trouvait et malgré le bracelet que lui avait donné Honorayon, une chute aurait été une sensation inégalée; peut-être même eût-elle été mortelle, car il ne savait quelle était la durée de l'activité talismanique du bracelet lors d'une chute. Arrivé au sommet de la tour, il vit ce qu'il avait anticipé tout au long de la montée, à savoir une surface circulaire plate et blanche. Quand il y mit le pied, la dernière marche se retira de la même manière que les sept cent septante-six



autres. Il ahanait et cherchait son souffle; puis, il vida la moitié de sa gourde en peau de wegmé. « Nens, que me reste-t-il à faire? » se demanda-t-il. Car il ne trouvait rien sur le toit qui puisse le mener ailleurs. Le paysage était à couper le souffle et la hauteur aussi. Dans toutes les directions, des champs de graëmes dont les têtes ballotaient dans le vent, luisaient du doux éclat de leur blondeur sous le ciel ocre et lime. L'œil se perdait dans la vastitude et la beauté de l'horizon; tout semblait infini, éternel, sans vie.

Après un long moment passé à contempler le paysage, à revenir à lui-même, à reprendre son souffle et à laisser le vent le rafraichir, quelque chose le frappa derrière la tête. En se retournant pour savoir ce qu'il en était, il vit, à sa grande surprise, sur la surface plane du toit, un singe courbé vers l'avant qui ressemblait à un babouin aux poils orange bistre avec dans les mains une petite fourche et un couteau. Il coupait méticulmen en tranches, à même le sol albâtre, une sorte de grosse racine jaune, cuite et fumante. Quand Zébaldon baissa les yeux, il observa près de ses pieds le petit étron dur que le singe lui avait lancé.

Zébaldon n'en fut pour le moin dégouté. Il avait l'humour plutôt lège, surtout devant la scène étrange dont il était témoin. Alors, il s'esclaffa sans retenue, ce qui entraîna le singe à « rire » lui aussi. L'animal se laissa tomber sur le dos, agitant ses bras et ses jambes dans tous les sens; il péta plusieurs fois ce qui intensifiait son rire. Quand il s'en fut remis, le singe aux yeux d'homme pointa l'autre racine cuite qu'il avait devant lui. Une fourche et un couteau étaient égalmen placés à côté. Il invita Zébaldon à venir s'asseoir. Étonné par le geste du singe, le jeune mage, qui regarda une autre fois autour de lui en espérant qu'il y apparaisse une ombre de normalité, se résolut à faire ce qui lui était indiqué. Il marcha jusqu'au centre et s'assit sans trop se poser de questions.

D'une voix rauque et noble, le singe lui dit:

— C'est une *buratte* jaune, une racine sucrée. Tu es venu, si je ne m'abuse, et je m'abuse raremen, bien que tu ne sois point en mesure de le vérifier, alors il te faudra m'en croire sur parole, tu es venu, toi, porteur d'un deuxième visage qui couvre le véritable... Mange ta buratte! C'est bon... Toi, dont le deuxième visage couvre le véritable, ah oui! c'est ce que je disais! Il m'apparaît que... désolé pour la crotte; il m'apparaît que tu as monté sept cent septante-sept marches pour voir Lorédihô.

— Lorédihô? Peut-être.

Zébaldon avait répondu en feignant d'en savoir quelque chose, impressionné par la loquacité du cynocéphale.

Mais le singe ignore la feinte. Il coupa délicatmen une tranche de sa buratte et la glissa lentmen dans sa bouche, la dégustant come s'il n'avait rien d'autre au monde. Plusieurs fois, il cligna des yeux et lécha ses babines avec sa langue bleue. Lorsqu'il eut fini de mâcher, il prit un air grave et chuchota come s'il était en présence d'une force invisible:

— Je regrette de t'apprendre ceci, mais Papa Dihô est mort ce matin. Il a fermé toutes les portes et fenêtres de sa tour et elle est devenue son cercueil uniforme. Depuis des lustres, il voulait être enterré dans un cylindre blanc. Les marches étaient provisoires et, nens que tu les as montées, il n'y a plus moyen de redescendre. Je t'en prie, mange ta buratte le tems qu'elle est encore chaude. C'est meilleur chaud. Une buratte, c'est toujours meilleur chaud. La fourche et le couteau sont polis et propres. Jusqu'à ce qu'on trouve le moyen de redescendre, nous serons ici longtemps... Buratte?

Le singe coupa un autre morceau de sa racine et la dégusta lentmen. Zébaldon aperçut dans l'œil de l'animal une peur étrange ou une sorte de folie qui lui causa un malaise. La scène començait à jouer sur sa patience et sa raison. Il n'avait jamais rencontré de singe, encore moin un qui savait parler. L'idée de

rester prisonnier d'une tour avec lui traversa son esprit et lui inspira une crainte qu'il ne voulut pas nommer. Le visage qui s'était manifesté à lui pendant son ascension restait fortmen imprégné dans sa mémoire, au point qu'il se demanda s'il n'allait pas le revoir bientôt.

— Dis-moi qui tu es et où je suis? s'enquit Zébaldon.

— Tu n'manges ta buratte? répéta le singe come s'il n'avait rien entendu.

L'animal prit ce qu'il restait de sa racine et s'empiffra. Il fixa ses yeux sur celle de Zébaldon, regarda le mage, et, sans qu'il n'attende plus longtems, la saisit et la dégusta sans utiliser sa fourche et son couteau. La peur s'intensifia dans le regard du singe, come s'il venait de comettre une faute grave. Soudain, le même mystérieux visage auquel pensait Zébaldon refit son apparition, à l'horizontal, dans le plancher du toit.

Le singe sursauta et Zébaldon se releva d'un bond. D'une voix sobre et claire, grave come celle d'un baryton, le visage parla:

— Encore des mensonges, Baouba? Quand finiras-tu par dire la vérité?

Soudain, le toit sous le singe prit la forme d'un entonnoir. Baouba fut aussitôt aspiré à l'intérieur de la tour et disparut. Le plancher du toit reprit vite sa forme plane originelle. Zébaldon se retrouva seul. D'un coup, il lui vint une idée qu'inspire la déconcertante simplicité de l'évidence. Zébaldon appela Lorédihô.

Près de lui, une partie rectangulaire du toit se déroula come une feuil de mimosa et révéla un escalier. À la fois réticent et curieux, Zébaldon avança quelques pas, mais avant qu'il ne pose le pied sur la marche prime, il vit apparaitre loin dans l'escalier la figure ombreuse d'un home adulte, vêtue d'une longue tunique et d'une cape blanches. Il montait les marches en silence. Le jeune mage recula d'un pas afin de mieux reprendre la maîtrise de ses nerfs. Lorsque l'home eut franchi la derne marche, il se rendit jusqu'au

bord de la tour et regarda le paysage en silence. Après une longue respiration, il se tourna vers Zébladon et enleva son capuchon, révélant ainsi son visage d'home.

C'était bel et bien celui qu'il avait vu sur le flanc et le toit de la tour, avec son nez plat et ses lèvres saillantes. C'était un beau sexagnaire à la peau couleur sinphore ou ébène. Ses yeux avaient des iris d'un jaune semblable à celui des cieux et il gardait ses longs cheveux crépus blancs come neige tressés en une grande crinière qui tombait sur ses épaules. Avec la même voix qui avait tancé le singe, il dit doucemen:

— Bienvenue Milfrick. Nous t'attendions.

— Nous? Qui? Moi? Je ne m'appelle pas Milfrick, répondit bêtemen le jeune mage, un peu confus et fasciné par ce qui lui arrivait. Il sonda l'home qu'il avait debout devant lui et reprit avec impatience:

— Qui est ce « Nous »? Dans quel royaume suis-je? Es-tu... Lorédihô?

L'home noir aux magnifiques cheveux blancs, montra ses belles dents blanches en souriant, ce qui impressionna Zébaldon; une dentition aussi belle et complète n'était chose commune. Toujours avec douceur et calme, l'home répondit:

— Je suis Lorédihô. Tu es entré dans un *ventricule* ouvert du Cosméon. Ici, c'est une greffe de tems. Ce sera ton nove terrain de jeu. Dorénavant tu ne seras plus Zébaldon. C'est le nom que t'a donné ton père à la naissance, mais celui-ci n'a pu te faire naître à la vie spirituelle que je te donnerai. Je suis ton véritable père talmachique désormais. Cette paternité dépasse les liens de la chair; mieux encore, elle les accomplit. Zébaldon signifie celui qui court vite. Est-ce que tu cours vite?

La question lui parut aussi ridicule qu'inusitée. Il répondit humblemen:

— Plus vite que certains et moin vite que d'autres.

— Vrai. Donc, Zébaldon a un sens vague. Milfrick est ton véritable nom. Il signifie ce que ton âme, ton corps, ton esprit et ton cœur est. Il signifie tout ton être et Milfrick est ce que tu seras pour être qui tu es.

Zébaldon haussa le sourcil en se demandant quel home, quel étranger osait lui dire ce qu'il était et serait. Avec tact, il répliqua:

— Eh bien! alors, dis-moi qui je suis et serai.

— Milfrick signifie cœur central.

— Un cœur central? C'est ce que je suis et serai.

— Tu comprends vite.

— Ha! Et en quoi suis-je un cœur central?

— Tu comprendras avec le tems. Fais-moi confiance.

— Visiblement, je n'comprends pas assez vite. Et, pour la confiance, je verrai.

Attentivemen, le jeune mage écouta cet home énigmatique et charmant, chaleureux et magnanime. Il ressentit le besoin inouï de le suivre, come s'il l'avait connu jadis dans ses rêves oubliés d'enfant, mais il n'acceptait hautmen cette soudaine familiarité.

Il s'indigna et rétorqua:

— Mais qui es-tu, toi, pour savoir quel est mon nom? Qui a fait de toi mon père talmachique?

— Tu es ici par ta propre volonté ou par pure coïncidence?

— Les deux.

— T'es-tu retrouvé ici avant ou après ton éveil?

— Après.

— N'est-ce pas le feu qui a marqué ton visage? N'est-ce pas le feu qui réunit autour de lui? Ne te crois-tu pas déjà le serviteur du feu? Et ce masque, sans lequel tu ne serais pas ici, a-t-il été placé discretmen dans le logement de ton père par hasard? Tu es Milfrick, un des futurs grands voyageurs et maitres du Cosméon, et moi, Lorédihô, je suis celui qui te formera.

— Et si je refuse?

— Tu te refuses.

— Alors, dis-moi, qu'est-ce que le Cosméon?

— Il est infinimen simple et infinimen complexe.

— C'est une réponse facile de mentor.

— C'est la vérité.

— Soit. Qui es-tu? Et qui est, ou plutôt qu'est-ce que Baouba?  
Je n'savais pas que les animaux pouvaient parler?

Lorédihô répondit en regardant l'endroit où le singe avait été aspiré:

— Baouba... un compagnon de route un peu excentrique. C'est un *euphèrene*, une espèce de singe provenant d'un vaste continent appelé *Urruzurruk*. Il est capable d'imiter le langage humain. Le ventricule dans lequel nous sommes ici, Milfrick, est de mon invention. Chaque ventricule est un monde ouvert ou clos à l'intérieur du Cosméon; il y en a des milliards et la plupart sont inconnus. On estime que plus de huit cent millions de ces ventricules existent complètement perdus. Chacun de ses micromondes est la création d'un ou plusieurs mages. Il y a tant de siècles enfermés dans le Cosméon qu'il est presque impossible de les retracer. Et tous ces ventricules interreliés si tu préfères, constituent la macro-structure cosmique du Cosméon.

— Come chaque os fait partie d'un squelette.

— Exactmen, sauf que l'os n'est pas le squelette et celui-ci ne se tient pas sans les autres. Dans nos corps visibles, il y a du sang et des tripes invisibles. Il y a un cœur qui bat, et même s'il est caché on le sent. Ce cœur Milfrick, est une structure précise et tous les organes en dépendent, même le sang qui n'est qu'un liquide. Qu'est-ce qu'il y a de plus malléable qu'un liquide? Il prend la forme du contenant qu'on lui donne, n'est-ce pas?

— Si. Mais il faut être conscient et volontaire pour obéir en vérité. Je doute qu'un liquide soit volontaire et conscient. S'il prend une forme, c'est à cause de sa nature fluide en relation à une autre

solide. Ah! oui, je vois. Mais quel est le lien à faire avec le Cosméon?

— Simple et complexe, Milfrick. Le sang circule par le cœur de par tout le corps. Très peu d'humains le savent; certains érudits en doutent; mais le sang circule et le cœur est le centre et l'instrument par lequel il passe et repasse jusqu'à la mort.

Zébaldon fut émerveillé. Il ne voulait plus quitter cet home. Il retrouvait Honorayon mais en mieux, en plus accessible, plus chaleureux, sans arrogance, plus affable et généreux. Lorédihô reprit:

— Le Cosméon, en quelque sorte, ressemble au cœur; il a ses ventricules, c'est-à-dire, ses compartiments; et la talmache, quant à elle, ressemble au sang. L'éveil, c'est le début de sa circulation en toi, ou, come le disent les Prapares, mages érudits de la Semille, une deuxième naissance.

Zébaldon se rappela les paroles méprisantes d'Honorayon à l'endroit de ces mages pour lesquels il n'avait eu que peu d'estime. De les entendre louer par Lorédihô le fit sourire, car il confirma l'étroitesse d'esprit de son ancien maître. Milfrick résuma:

— Voici ce que j'en comprends jusqu'à nens: le Cosméon est donc une immense charpente matérialisée par la talmache et la pensée, composée d'innombrables mondes structurés, créés, malléables de l'intérieur et tous interreliés.

— Magnifique! Tout est là! Certains mages, come toi et moi, grâce à un heureux don de la nature, ont la possibilité de s'en servir dans les différents corps universaux.

— Je n'comprends pas? Que veux-tu dire par les différents corps universaux? Et comen sais-tu que j'ai ce don de la nature?

— Je veux dire que le monde d'Archel-Védine, le monde matériel duquel tu es venu, est un corps universel, un Lieu. Il y en a d'autres.

— D'autres mondes? Combien?

— Nous en connaissons sept jusqu'à nens, mais, chose certaine, c'est par les artères du Cosméon qu'on y voyage. Tu n'es pas prêt, Milfrick. Tu as une longue formation devant toi. Je te donne le choix de retourner à l'auberge du Labyrinthe et de continuer ta vie sans connaître ton véritable potentiel ou de me laisser te former pour que le don que j'ai repéré en toi quand tu étais enfant, atteigne sa pleine maturité.

— Tu me connais depuis l'enfance?

— Te souvient-il du mur et du chien?

— Le chien? ... Bien sûr! Mais, comen?

— Le chien du voisin courait après toi. Il t'avait déjà mordu au mollet, et...

— J'ai traversé le mur. Ciel! j'en ai parlé à persone. Je suis réapparu dans la maison alors que tout le monde était parti... Ce n'est là un choix que tu me donnes, Lorédihô, c'est une politesse. Mon choix est déjà fait: montre-moi ce que tu sais. Sois mon père. Dorénavant, je suis Milfrick.

— Començons. Notre prime arrêt en mouvement: le village. Pour maîtriser la talmache dans le Cosméon, il faut apprendre chez les plus grands maîtres qui soient.

— Et qui sont-ils?

— Ah, ce sont des génies, Milfrick! Tout leur est permis, rien ne leur échappe. Il faut t'exercer à leur ressembler dans ta relation avec le Cosméon. Fais-moi confiance. Observe-les attentivement et tâche de devenir comme eux. Apprends à comprendre leur esprit, leur manière, et tu auras la talmache à tes pieds. Tu me le promets?

— Je ferai de mon mieux.

— Non, Milfrick, non de ton mieux. Tu dois devenir comme eux. Promets-le-moi!

— Euh... Soit. Je te l'promets. Combien sont-ils?

— Cent quarante quatre.



— Ils sont nombreux!

— Ils sont moins nombreux que s'ils étaient le double. Milfrick, rappelle-toi toujours cette règle: structure ta pensée, pense la structure et vis au-delà des deux, vis come si elles n'existaient point. Trouve l'équilibre dans cette règle et le Cosméon t'appartient. Nens, le village est à quatre cent nonante kilomètres de ma tour vers le nord. Comen t'y rendrais-tu?

— Quoi? J'ai le choix du moyen de transport?

— Tu es dans le Cosméon, Milfrick.

— Je ne te suis pas, Lorédihô.

— C'est Papa Dihô, quand on sera au village. C'est ainsi qu'on me nomme là-bas. Nens, observe la structure. Que vois-tu autour de toi?

— Une plaine à perte de vue et quelques arbres.

— Quoi d'autre?

— Toi, moi et ta tour.

— Excellent. A-t-on besoin de plus?

— Je n'sais pas. Qu'est-ce que tu essayes de me dire?

— Je n'essaye pas Milfrick, je te l'dis. Voici, pour la prime fois, l'exemple à suivre. Il y a plusieurs façons de s'y prendre, mais, pour un début, je n'ai qu'une chose à te dire: observe, tiens-toi bien, très bien et respire calmen!

La tour blanche inclina rapidmen avant de ralentir sa chute quelques mètres au-dessus du sol et de se poser doucemen. Milfrick et Lorédihô restèrent sur le toit, debout, droits come des flèches, sans tomber. Milfrick tourna la tête vers son nove père qui croisa son regard en souriant avec confiance. Quand l'immense cylindre fut couché, le maitre noir aux cheveux blancs marcha verticalmen vers le haut du toit et tourna sur le flanc horizontal où Milfrick le suivit avec une excitation mêlée de crainte. Ses yeux pétillaient de bonheur. Du flanc sortirent deux chaises, sculptées à même le mur, toutes aussi lisses que lui. Lorédihô fut

le prime à s'asseoir et Milfrick suivit. Une sorte de barre, issue du mur aussi, se glissa autour de leur tail, sous leur nombril, afin de les retenir.

Soudain quatre grandes roues sortirent aux extrémités de la tour, élevant de trois mètres tout le cylindre. Lorédihô se tourna vers Milfrick et lui redit:

— Tiens-toi bien, très bien, et respire calmen!

La tour se mit à rouler en prenant de la vitesse. Dans le sol sec de la plaine, les roues creusaient des sillons larges de deux mètres et profonds d'un demi, écrasant la graëme. Bientôt, la tour voya-geait à cent kilomètres à l'heure. Milfrick ne s'était jamais dépla-cé aussi vite sauf à bord d'un coupe-ciel. Le devant de la tour, c'est-à-dire le toit sur lequel tous les deux se tenaient, prit la forme d'une pointe d'alène énorme pour fendre l'air et pourfendre le vent.

Milfrick tenait les bras de sa chaise de toute sa force en essayant tant bien que mal, de respirer calmen, mais l'air qui fouettait son visage lui donnait une sensation d'étouffement. Lorsqu'ils furent arrivés au village de Papa Dihô, les deux descendirent de la tour transporteuse. Milfrick suivit son nove père sur une route de gra-vier. Les primes *dôves* en bois sculptées avec précision dans des troncs de magamoniers d'âge mûr, longeaient la route et se per-daient dans une forêt luxuriante.

Lorédihô n'eut sitôt marché sur la rue centrale que plusieurs le saluèrent. Quelques enfants se mirent à courir vers lui les bras ouverts en criant son nom. Après qu'il eut reçu de nombreux câ-lins, une petite fille du nom de Chawa'nl, une *Pouncabas* d'ori-gine, regarda Milfrick avec intérêt et dit à Lorédihô:

— Papa Dihô, est-ce que ton ami peut venir à notre festival?

— Bien sûr qu'il y viendra Chawa, bien sûr! On n'manquerait pas un tel festival. Vous avez travaillé fort pour nous le montrer.

Ses beaux yeux bleus rivés sur Milfrick, elle lui demanda de sa voix douce et enjouée:

— Est-ce que le feu t'a embrassé le visage?

La question décontenança Milfrick.

— Euh... embrassé? En fait... oui, tu peux le dire de cette façon? Pourquoi non!

— Le feu doit t'aimer beaucoup. Alors, pourquoi est-ce que tu portes un masque? As-tu honte de son baiser? Ma maman n'a pas honte des baisers de mon papa.

Lorédihô regarda Milfrick et lui fit un clin d'œil. Il s'adressa encore à Chawa'nl:

— Va, ma souris curieuse, montre-nous ce que vous avez préparez pour le festival.

Chawa'nl sourit, joignit ses mains et partit en galopant. Milfrick la regardait, visiblement habité par la digne phrase qui s'était gravée dans son cœur comme une ferrade: « As-tu honte de son baiser? » Guidés par cette petite fille, les deux mages se rendirent au centre du village où des festons de fleurs et de tissus colorés de toutes sortes ornaient les arbres, spiralant sur les troncs qui délimitaient le contour de la place du marché.

Autour des nombreuses tables de fruits et de légumes, différentes créatures discutaient et dégustaient les saveurs variées qui s'offraient autant à leur odorat qu'à leurs goûts. Milfrick reconnut des hoblins et des dargs. Il fut étonné d'y voir des *aruls*, si hermétiques de nature et cachés dans leurs villes forestières. Des dargs et des *vognols* comparaient différentes gemmes, et il va sans dire que leurs conversations étaient empreintes de fougue et tournaient autour de ce sujet commun.

Milfrick avait sous les yeux un magnifique marché foisonnant de la plus grande variété d'espèces qu'il eût vue à présent. Chawa'nl continua son chemin jusqu'au centre d'une agora circulaire et spacieuse. Là, elle sonna une cloche qui pendait à la poutre

d'un édicule où divers fruits à coque étaient en vente. Le son du timbre traversa le village et, en peu de tems, les villageois s'étaient rassemblés autour du terre-plein. Chawa'nI monta fiermen sur la scène au centre. Lorédihô se plaçait à l'arrière avec Milfrick, lorsqu'un troupeau d'enfants monta derrière la petite fille et l'entoura pour former un hémicycle. Quand tous les enfants furent en place, Lorédihô se pencha vers son nove fils et lui dit à l'oreil:

— Ils sont tous là: cent quarante-quatre des plus grands maitres du Cosméon.

Milfrick fronça les sourcils en regardant son maitre du coin de l'œil et, come un home qui se retient de rire parce qu'il ne sait si son rire se retournera contre son orgueil pour l'humilier, timidmen il murmura:

— Cent quarante-quatre enfants? Tu plaisantes? Non, tu ne plaisantes pas. Dis-moi que tu as mis ton sens de l'humour dans ton ventricule, et que ceci est une farce de mauvais gout... Lorédi... Papa Dihô. Sois honnête avec moi! Ce sont des enfants, nom d'Halvar ! Dis-moi que tu n'es pas sérieux!

Lorédihô ne dit rien. Son attention était fixée sur les enfants. Milfrick bouillonnait en dedans, car son orgueil était offusqué par ce qu'il pressentait être une leçon d'humilité, bien qu'il n'ait pu le nommer ainsi. Le jeune mage se leva pour partir, mais son nove père lui saisit le bras et le contraignit. D'une voix feutrée il lui dit en ne quittant la scène des yeux:

— Assied-toi. Regarde. Apprend. C'est aujourd'hui que commence l'avenir.

Après que les enfants eurent fait danser des fleurs sur le terre-plein herbeux, ils reçurent des *tonaplaudes* et retournèrent vaquer à leurs jeux et activités. Le prime spectacle du Festival des fleurs qui dansent était passé. L'histoire avait été celle d'une nigrale rejetée par des nupanthées. Un jour, une rose, la reine des fleurs,

avait déclaré que la nigrاله était son amie et que toutes les fleurs devaient l'aimer. Les nupanthées s'étaient ravisées, car la rose avait parlé. Elles avaient dansé toutes ensemble et formé un bouquet sur l'herbe honorée d'être l'humble tapis des belles. Milfrick se plaça devant son maître et le fixa droit dans les yeux.

— Vraimen! Dis-moi que c'est une farce. Un festival de fleurs qui dansent! Cent quarante-quatre enfants qui sont parmi les maîtres du Cosméon? Qu'est-ce que tu n'me révéles pas? Par Halvarn! c'est un monument de sottises tout cela.

Sur un ton paisible, Lorédihô répliqua:

— Peux-tu faire danser une fleur, Milfrick?

Le jeune mage s'indigna et répondit sur un ton sec:

— Non, et c'est bien, parce que c'est ridicule.

— Je ne t'ai demandé ce que tu en pensais, mais seulement si tu es capable de le faire. Encore une fois, peux-tu faire danser une fleur?

Milfrick tourna la tête un peu et fixa quelques enfants qui jouaient avec des cordes qu'ils faisaient tourner comme des serpents autour des branches. Ils couraient autour de l'arbre en riant et en leur donnant des noms.

— Non, répondit Milfrick, aussi humilié que désabusé.

— Dis-moi, aurais-tu imaginé une fleur qui danse? reprit Lorédihô.

— Non, jamais.

— Eh bien! Milfrick, ce sont des maîtres, et tu resteras parmi eux pour apprendre à devenir comme un enfant afin d'être un homme, un apprenti afin d'être un maître, un rêveur afin d'être un rationnel, un fou afin d'être un sage; et, la prime force que tu dois acquérir si tu veux arriver à plier le Cosméon et à y survivre, c'est l'imagination. Tu dois briser les remparts de la raison de l'homme et les reconstruire avec les pierres de l'Enfance.

— Qu'est-ce que tu racontes, Lorédihô? Qu'est-ce que cela peut changer?

— Les pierres de l'Enfance sont malléables, Milfrick. On ne brise un mur qui bouge.

— C'est de la poésie bien médiocre, que tu me livres là.

— Soit. Tu resteras avec eux jusqu'à mon retour. Quand tu seras devenu médiocre come la poésie, les mots simples feront ton discours et l'orgueil des sages se taira devant toi. Si tu désires accéder à une compréhension plus personnelle du Cosméon, ta résistance doit s'éteindre; il est impossible pour toi d'apprendre autrement. Crois-tu que c'est un hasard que j'aie des enfants orphelins dans ce ventricule? J'ai repéré des parents qui voulaient des enfants et des enfants qui voulaient des parents et je leur ai offert la possibilité d'une vie communautaire. Ils ne sont pas inquiets, ici, ni à l'abri de la souffrance, mais ils peuvent grandir. Les enfants sont une source infinie d'apprentissage. Tu deviendras come eux, Milfrick; tu te feras petit avant d'être grand. Tu me l'as promis. Je reviendrai.

Lorédihô siffla. En peu de tems, sa tour arriva en courant, munie de grandes jambes minces et blanches et se mit à genoux devant lui. Après l'avoir flattée en riant, le mage la monta; elle se redressa et courut à toutes jambes. Milfrick n'était d'humeur à s'émerveiller devant le spectacle d'une tour avec des jambes. Bien qu'il ait senti croître en lui le désir d'être maitre de la talmache come son nove mentor, l'idée d'apprendre avec des enfants lui ôtait toute bonne humeur.

Il retourna donc parmi eux, s'assit sur une racine de paraclare et observa... les maitres. Chawa'nl retrouva Milfrick et courut vers lui. Elle avait attaché un feston autour de sa tête. Elle dit au jeune mage:

— Est-ce que tu aimes la courone de la paix que j'ai sur la tête?

— La courone de la paix? C'est juste un ruban pourpre avec une fleur blanche.

— Non, non, non monsieur! Toi, tu dors avec les yeux ouverts! Le ruban, c'est les gens unis et la fleur, c'est ce qui en sort. Elle est belle, non? Tu vois, c'est la courone de la paix!

— Si tu veux.

— Est-ce que je peux voir le baiser que le feu t'a fait?

Milfrick hésita, mais elle était si mignonne qu'il finit par céder à la pureté de son charme. Il ôta son masque. Elle posa ses petits doigts tendres sur ses cicatrices et les frotta doucement; après l'avoir embrassé sur la joue, elle lui dit en souriant:

— Je suis la princesse de la paix! Tu es beau, ami de Papa Dihô.

Et, come un papillon diurne qui change de fleur, elle repartit jouer avec ses amis les maitres des fleurs qui dansent.

Milfrick s'éloigna vite de l'agitation du marché. Il s'en alla derrière un saule et s'adossa contre le tronc. Ses pleurs avaient le poids du plomb de sa peine. Sans le savoir, la princesse de la paix avait apaisé sa colère en se servant seulmen de ses lèvres d'enfant, de ses paroles de princesse et de ses mains innocentes. Un miracle caché qu'aucun mage puissant n'aurait pu opérer, un exploit digne d'un maitre.

Dix longues années difficiles passèrent dans le ventricule où Milfrick grandit en sagesse, en connaissances martiales et en habileté. Sous l'œil attentif de Lorédihô, il devint un villageois et un mage à part entière, s'attachant aux enfants come eux s'attachaient à lui. Quand il entra dans sa trentième année, il s'avoua sans peine qu'il avait appris autant des petits que de son père talmachique. Il pressentait que le tems était venu pour lui de continuer sa vie là où il l'avait laissée une décennie plus tôt. Tandis qu'il mangeait à l'extérieur, Lorédihô vint s'asseoir à sa table et, paisiblement come de coutume, il rompit le silence en lui disant:

— Est-ce qu'il faut arroser une pierre?

— Tu me demandes cela nens? Je veux dire, nens, dans le sens de ce soir juste avant le coucher? Tu n'pourrais me demander plutôt, comen vas-tu, Milfrick? As-tu le gout de philosopher ce soir sur une roche et sur l'eau? Tu sais, des questions normales, quoi!

— Soit. Comen vas-tu, Milfrick?

L'élève de Lorédihô lui fit une grimace, rompit sa brioche et répondit:

— Tu ne démords jamais, Lorédihô, non? ... Non. Il ne faut arroser une pierre parce que ce n'est une plante. L'arroser est inutile. Une pierre n'a aucun processus de croissance, donc, par conséquent, aucune décrépitude. Elle est stable, sans avoir aucune possibilité de se mouvoir elmême. Voilà. Je vais terminer ma brioche.

— Deviens une pierre humaine, Milfrick. Et, cette pierre, de quoi s'agit-il? La volonté. C'est elle qui ne doit plus bouger. Elle doit être stable et ton imagination, active. Je t'ai enseigné les rouages du Cosméon toutes ces années, tu sais comen plier les structures des ventricules. Et, plus que bien des mages, la tal-mache t'habite. Allons, il se fait tard, c'est l'aube de ta liberté. Viens avec moi.

Il se leva, termina sa brioche à la hâte et suivit Lorédihô jusqu'au dévers pierreux à trois cents mètres du village. Une fois rendu, il vit à son heureuse surprise, un portal entre deux grandes roches saillantes.

— Comen? Pourquoi ne l'ai-je remarqué avant? demanda-t-il, émerveillé.

— Parce que c'est aujourd'hui que tu le vois. Tu n'as plus besoin de *furgir* un objet pour le voir. Non seulement tu peux ouvrir tes propres portals, mais tu peux aussi voir ceux que d'autres ont ouverts. Tu retourneras à l'auberge du Labyrinthe au moment



même où tu l'as quittée. C'est un passage unique. Tu ne pourras plus revenir ici par le même portal.

Lorédihô lui mit la main sur l'épaule et lui dit affectueusement:

— On se reverra peut-être.

— Oui... peut-être. Merci.

Juste avant qu'il parte, Chawa'nl arriva en courant avec d'autres villageois:

— Milfrick! Tu ne pars pas sans nous dire au revoir, j'espère!

Elle avait dix-sept ans. Lorédihô la retournait à sa tribu dans la plaine de Sangarrant sur la Côte d'Éther. Elle embrassa Milfrick sur la joue come elle en avait coutume et glissa discretmen dans le sac ouvert du mage, le ruban rouge avec la fleur blanche, sa courone de la paix qu'elle avait gardée tous ces yares juste pour lui.

Milfrick lui donna un doux baiser sur le front. Et, en lui caressant la joue avec le bout des doigts, il plongea son regard dans le sien, se rappelant tout à coup celle qui l'avait ému avec le même geste une décennie plus tôt. Il lui dit en retenant ses larmes:

— Chawa, merci de me donner ta courone. J'en prendrai soin.

Elle rougit en cachant mal son sourire, car elle avait souhaité le surprendre avec ce cadeau.

— Il me manquera ce sourire, continua-t-il. Je ne t'oublierai pas, Chawa. Quels que soient les vents qui nous poussent, ils viennent tous du même ciel; on se recroisera, peut-être.

Avant qu'il ne parte, le mage salua les nombreux villageois qui s'étaient rassemblés à l'occasion de son départ.

Lorsqu'il eut traversé, le portal se ferma derrière lui. Milfrick apparut dans sa chambre à l'auberge du Labyrinthe où la chandel qu'il avait allumée brûlait toujours sans aucune langue de cire sur la tige; elle venait d'être allumée. La nitescence du portal dans la penderie diminuait et Milfrick le regarda en soupirant doucemen. Il remarqua les couvertures de son lit, déplacées par le mouvement de son corps quand, avant son départ, il s'était adossé contre

le mur. Le mage était revenu à l'instant même de son départ, come l'avait dit Lorédihô. Cependant, il se devait de confirmer la véracité de ses paroles, alors il regarda par la fenêtre. Le constat de la prime neige qui tombait sur Farleen lui suffisait pour l'instant. Du coup, en revoyant l'agora devant l'auberge, il se souvint que deux voleurs l'attendaient à l'aube pour le dérober, mais il s'endormit malgré eux. Milfrick se disait qu'il avait appris tout ce qu'il devait de Lorédihô. C'était un home fidèle à ses racines et à son peuple, et come il ne connaissait l'Ériande en dehors de Dagrenoque ni d'Ophimides autres que son père et Honorayon, il reprit la même décision qui l'avait fait quitter Dagrenoque: aller au château Welgath dans la cité royale de Connelmirth. Cette fois, il ne s'agissait plus d'y étudier, mais de l'explorer, de le connaître et de savoir comen vivaient les thraëls. Avec sa formation, ses talents et son génie, Milfrick voulait se mesurer sans vanité aux meilleurs de son tems. Mais il ne se faisait point d'illusion: il ne serait à leur yeux qu'un simple pancôme.

Et l'aube vint après une nuit froide passée sur un lit de pail couvert de draps minces. Ce n'était rien de nove pour lui; Lorédihô l'avait habitué à l'ascèse. Il descendit et sortit tranquilmen dans l'enclos de l'auberge. Fidèles à leur plan, même s'ils étaient habités par la peur de l'attaquer, les deux homes sautèrent violamen sur Milfrick.

Le mage se laissa prendre.

\*\*\*

À Connelmirth, sur les rives de la Verdenghelly, la porte du temple de Norength s'ouvrit pour accueillir l'une de ses plus dévouées servantes, la jeune et ardente Alothaire. Elle entra sous les trois arches et se mit à genoux pour embrasser la paume droite du vénérable gerthul de Norength, Glavère l'Aveugle. Chaque jour